



**ACTUALITÉS
CULTURELLES**





**COMPLÉMENT
D'ACTUALITÉ**



**Nous vous proposons un complément d'actualité culturelle
des derniers mois : essais, romans, films, séries,
bandes dessinées, ou autres...**

***Ces articles sont parus sur la plateforme Addict'aide
de mars à mai 2021***



**Lettre au recours chimique
Un long poème de Christophe
Esnault**

Une centaine de pages, sous forme de long poème épique, suffisent à entrer au cœur du combat que mène cet écrivain avec la dysphorie, cette perturbation de l'humeur qui entraîne des malaises, une anxiété et parfois des réactions coléreuses. Cette pathologie est traitée à grand renfort de neuroleptiques, et ce sont bien ces traitements que l'auteur-narrateur questionne ici, avec virulence. Et il n'y va pas de main morte... Ce poème est un long cri d'indignation et même de colère, souvent contre l'industrie pharmaceutique et l'institution psychiatrique qui fabrique à tour de bras en amont et distribue par facilité en aval aux patients des psychotropes qui jouent le rôle de pilules magiques contre une agitation cérébrale qui dérange. Christophe Esnault va plus loin et considère même que l'on invente une molécule pour, dans un second temps, inventer une pathologie qui lui sera associée. Il défend l'idée que l'on oublie un peu vite l'écoute, ou du moins que l'on donne la priorité au recours chimique...



*« Allons-y pour la déviance
Je suis un déviant
Dans un monde de normophates
Ceux qui n'ont que la norme pour ne pas penser
Avec leur mode binaire
Et leur rigorisme
Leurs priorités ne seront jamais les miennes » (Extrait p. 47)*

Christophe Esnault condamne par exemple les injonctions telles que « Reprenez vos médicaments » ou « Vous n'auriez pas dû arrêter » ou « Ce médicament vous fait du bien, prenez-le ! » ou même « Ne vous posez pas de question ». Il regrette que la norme soit la discrétion et que le trop-plein d'émotions ou l'emportement soit condamné. Ne pas « vivre trop haut », ou sinon... L'inadaptation est un verdict et entre alors dans le viseur des institutions... L'écrivain a été diagnostiqué névrosé obsessionnel, psychotique, hystérique, exhibitionniste, pervers narcissique ou bipolaire. Cela fait quinze ans qu'il prend des neuroleptiques, et aimerait pourtant pouvoir s'en passer. Mais les médecins ne s'intéressent qu'à sa pathologie sans chercher à en savoir plus sur ses autres maux, ses circonstances de vie dégradées, son parcours d'écrivain ou même sa philosophie de vie... Tant que l'on a à disposition le bon médicament.

*« Et quand tu avais déniché ta plaquette de neuroleptiques
Ou plutôt dans l'heure qui avait suivi
La prise de trois médicaments
Tu t'étais inventé que cette drogue
Ne venait pas de la pharmacie
C'était juste la drogue la plus puissante du monde
Pour retrouver la plénitude et le bien-être suprême » (Extrait p. 71)*

Alors oui, bien entendu, l'écrivain reconnaît que le recours chimique participe de son confort de vie et permet inévitablement de lutter contre ses névroses, mais des alternatives devraient être bien plus explorées pour éviter la surexposition chimique. La béquille prend de plus en plus de place et sait se rendre indispensable. L'efficacité chimique devient dogmatique. S'y attaquer, c'est remettre en cause le travail des soignants ou même « l'art du soin »... Christophe Esnault questionne aussi les



conséquences à long terme d'une prise de médicaments dont la prescription originelle ne devait surtout pas dépasser sept semaines, lui avait-on annoncé. Les effets de ces médicaments sur son psychisme ne sont pas négligeables, mais n'ont pas toujours été les bienvenus. Extrême fatigue, dépression grave, idées suicidaires continues, et difficultés au travail ont fait partie du pack recours chimique à l'occasion de la prescription de deux médicaments en particulier... L'écrivain lutte finalement autant contre sa pathologie que contre ses remèdes...

La charge héroïque et poétique de Christophe Esnault dépasse ici largement celle de la psychiatrie. Elle va taper à la porte d'une norme sociétale institutionnalisée et de la vénalité des laboratoires encouragée par des prescriptions de confort et un système qui exclue ses fous, ou du moins les met chimiquement en veilleuse...



Caïd

*Une mini-série de Nicolas Lopez
et Ange Basterga*

Diffusion Netflix (mars 2021)

Il y a du *C'est arrivé près de chez vous* ou du *Blair Witch Projet* dans cette mini-série, caméra embarquée, qui compte dix épisodes très courts, entre dix et quinze minutes environ chacun. La série est dérivée d'un long-métrage des mêmes réalisateurs, sortie en 2017... Un tournage de clip en milieu "hostile" se transforme en règlement de compte sanglant. Ici, on n'y va pas par le dos de la cuillère. On cherche à nous impressionner, à nous faire peur dès le début. Franck et son cameraman Thomas ont rendez-vous avec un certain Tony, chef de réseau tout juste sorti de prison, au coeur d'une cité du midi de la France dont l'entrée est gardée par un petit



groupe de jeunes qui filtrent les entrants devant montrer patte blanche... Franck est un réalisateur envoyé par une maison de disque pour récupérer les images nécessaires à la réalisation du clip promotionnel d'une chanson de rap interprétée par Tony.

Le chef de réseau rêve d'ailleurs, et s'il s'est lancé dans le rap, sans se faire trop d'illusion tout de même, c'est surtout pour trouver une bonne raison de sortir d'un milieu fermé dont on ne s'échappe pas si facilement. Le clan et la solidarité de façade, qui est censée en faire le ciment, sont aussi une forme de prison pas si dorée que ça, ou au moins un piège. S'en dégager, c'est en quelque sorte abandonner sa communauté et ses pairs dealeurs à leur sort. C'est du moins ce que ressent Tony, et ce qui l'empêche de franchir entièrement le cap... Il est aussi question d'éviter de faire entrer les prochaines générations dans ce milieu du trafic, à l'image du petit frère de Tony qui fait tout pour être partie prenante de cet univers mais que la grande soeur protège au mieux, en vain...

« Ca y est, maintenant j'ai envie de faire autre chose. Suis fatigué. C'est bon j'en ai marre. Tu sais comment c'est le charbon (le deal), une fois que tu as commencé et que tu es rentré dedans, pour en sortir, c'est pas facile. Tu sais moi j'aurais jamais cru qu'un label pouvait me contacter. Maintenant que j'ai vu qu'il y a un label qui peut me contacter, et que je peux faire du rap, j'ai envie de sauter sur l'occasion... (...) Il faut que je fasse ma vie aussi. » Tony à Franck

Cette sensation d'enfermement, Franck et son cameraman vont assez vite la ressentir aussi. Ils ne sont pas véritablement les bienvenus dans la Cité qui se méfie des caméras sur des lieux de deal qui tournent à plein régime... Quitte à être coincé là, malgré l'hostilité ambiante, sauf de la part de Tony bien entendu, autant prendre le maximum d'images avec les risques qui sont associés à ces prises de vues, d'autant que la maison de disques demande du croustillant pour alimenter le clip et se préoccupe peu des dangers que prendront les deux protagonistes. Franck et son cameraman sont autant sous pression que Tony, et les seuls moments de respiration qui nous sont proposés sont un barbecue convivial sur les toits de la cité et une visite chaleureuse chez la mère de Moussa, le partenaire de deal et ami d'enfance de Tony. On comprend lors de cette visite que l'implication de Moussa dans le trafic est la conséquence d'un rêve brisé



de footballeur professionnel...

Tirer son épingle du jeu dans cet univers du deal, c'est, semble-t-il, affirmer son autorité et ne surtout pas faire de compromis avec les ennemis déclarés... Pour tourner la page du deal dans son parcours de vie, Tony ira bien trop loin, et ce malgré les promesses faites à sa soeur pour éloigner son petit frère de cet univers... Au final, Franck, le réalisateur et Thomas, son cameraman, seront confrontés en direct à un règlement de compte armé et sanglant entre bandes rivales... Même s'il semble si difficile dans cette cité d'échapper à une voie toute tracée, celle du deal, on ne peut passer à côté des petites graines d'espoir disséminées ici et là, notamment une énergie qui saute aux yeux (boostée, certes, par l'adrénaline libérée) et les rêves persistants de jeunes qui peuvent déplacer des montagnes pour les accomplir...

Cette cité d'une commune des Bouches-du-Rhône n'est, certes, pas montrée sous son meilleur jour même si le soleil tape, mais la courte apparition d'un habitant de quartier plus âgé que tous les personnages de cette fiction laisse entendre qu'il est temps de changer les présentations toutes faites sur ces cités, associées depuis bien trop longtemps au trafic de drogue, et de mettre en avant les initiatives positives qu'elles abritent. Ne pas se voiler la face vaut aussi bien pour le mauvais que pour le bon, au risque sinon d'une stigmatisation qui tend inévitablement vers l'abandon...

« (à Tony) Ne montre pas ton business... Montre autre chose. Dis-leur que tu dors pas la nuit, que tu ne sais pas si tu vas être vivant ou mort. Dis-leur que tu sors de prison et que tu ne sais pas si tu vas y rentrer ou si tu vas mourir. Dis-leur... C'est ça qu'il faut montrer aussi. (à Franck) Filmez les gens qui se lèvent tôt, à six heures du matin, pour aller faire des ménages, pour payer à manger à leurs enfants, des pères qui partent aller travailler avec leur glacière. Filmez-les ! Filmez les enfants qui réussissent. On n'a pas la même chance que tout le monde ici. On est tout seul. Ce que vous faites, c'est nous enfoncer encore plus. » Un habitant du quartier



Récits de la soif

De la dépendance à la renaissance

Un récit de Leslie Jamison

Editions Pauvert (février 2021)

Leslie Jamison ne sera plus jamais seule. Elle s'est fait accompagner dans son récit, et pour la postérité, par un certain nombre d'auteurs qui, comme elle, ont eu des démêlés avec l'alcool ou autres psychotropes, mais surtout ont écrit sur leur addiction. "De la dépendance à la renaissance", énormément de récits s'inscrivent dans cette thématique, et il est facile de pointer du doigt cette sensation de "déjà-vu" quand on se plonge dans le récit de cette auteure américaine, reproche que son entourage lui a d'ailleurs souvent fait. Et pourtant il y a du nouveau ici. Entre récit autobiographique, étude littéraire, mémoires et essai, le mélange des genres permet de lire la problématique alcoolique de Leslie Jamison au regard de celle de ses confrères d'écriture, beaucoup déjà décédés, mais ayant marqué la littérature de leur temps...

Confronter ses usages quotidiens intensifs, et les préoccupations constantes qui y sont associées, à sa tâche d'écriture, autre préoccupation, et ce jusqu'à aller écrire précisément sur l'alcool, ou autres drogues, ce n'est pas une mince affaire. Mais il y a sûrement une forme de libération ou d'exutoire dans le procédé. C'est du moins en partie ce que recherche Leslie Jamison, même si l'ouvrage n'a commencé à émerger qu'après quatre ans d'abstinence, mais l'a bien aidé, dit-elle, à tenir ses objectifs, à savoir se débarrasser petit à petit d'une obsession...

Le parcours d'usage, puis de sevrage, de l'auteure, est donc régulièrement émaillé d'études de cas, en quelque sorte, d'oeuvres ou de parcours d'auteurs que la narratrice considère comme des références en la matière. De Marguerite Duras à William Burroughs, en passant par John Berryman, Charles Jackson, Malcolm Lowry, Raymond Carver, Denis



Johnson, John Cheever, George Cain, Jean Rhys, David Foster Wallace, et même Stephen King, Leslie Jamison veut comprendre comment ces écrivains se sont appuyés, comme elle, sur leur vécu en prise directe avec l'alcool, pour en faire de la littérature... Au comment on en est arrivé là, on n'obtient toujours plus de réponses que quand on questionne le pourquoi. Leslie Jamison nous raconte donc essentiellement comment l'alcool a envahi sa vie littéraire et ses aventures sentimentales, avec passion...

« Les récits sur l'addiction insistent souvent sur le fait que l'on ne peut pleinement expliquer la dépendance. C'est un trope du genre. « Je lui ai dit que je buvais beaucoup », écrit Marguerite Duras, évoquant un jeune homme qu'elle venait de rencontrer, « que j'avais été hospitalisée à cause de cela, et que je ne savais pas pourquoi je buvais autant ». Comme Jackson l'affirme, la question du pourquoi a cessé depuis longtemps. Dans Junk, Burroughs anticipe les questions - « Pourquoi avoir pris des stupéfiants ? Pourquoi avoir continué de vous droguer au point de devenir toxicomane ? » -, mais refuse d'y répondre : « La drogue gagne par défaut. » La plupart des toxicomanes, écrit-il, « ne se souviennent pas de pourquoi ils ont commencé. » Extrait p. 134

Les chapitres s'articulent autour de mots emblématiques qui les titrent : *Émerveillement, abandon, responsabilité, manque, honte, capitulation, soif, retour, confession, humilité, chœur, salut, châtiment, retrouvailles*. Des mots qui sont autant d'étapes vers la renaissance et qui ressemblent à des cailloux que l'on aurait jetés sur un parcours de dépendance pour ne pas se perdre, poser des jalons et s'y retrouver un jour ou l'autre...

L'alcool s'est invité assez tôt dans la vie de Leslie Jamison, avec force et persistance. Née en 1983 d'un père alcoolique, lui-même fils d'un usager alcoolique, son alcoolisation massive l'accompagnera durant de longues années et s'installera durablement tout au long de son parcours d'écrivaine sans que son entourage s'en rende compte à sa juste valeur... L'étudiante en littérature à Harvard participera à 21 ans à un prestigieux atelier d'écriture à Iowa, où bien d'autres écrivains célèbres ont fait leurs armes, défendra à Yale une thèse consacrée à l'addiction et à la création dans la littérature américaine du XXème siècle, et collaborera à des magazines importants...



L'alcool sera toujours à ses côtés jusqu'à ce que la rencontre avec les Alcooliques Anonymes, incontournables outre-Atlantique, l'invite à considérer l'abstinence comme une issue, une issue qui n'exclue pas la poursuite du travail d'écrivaine, et ce malgré les craintes... Ces compagnons de littérature l'accompagneront tout au long d'un parcours de vie loin d'être arrivé à son terme...

Toutes ces voix d'écrivains entremêlées constituent une somme où se dégagent des forces et des faiblesses communes, au travers de récits pluriels d'auteurs "addicts" qui, compte tenu de leur origine sociale, leur genre et leur couleur de peau n'ont pas tous été traités à égalité. Comme le dit si bien Leslie Jamison, une femme qui consomme sera toujours bien plus coupable qu'un homme. Mais si cette femme est blanche et d'un milieu aisé, elle sera toujours mieux traitée que bien d'autres de ses concitoyens... Chaque société a choisi d'un côté ses consommateurs acceptables de substances et de l'autre ses usagers de drogues à bannir... Un parcours addictif est donc jalonné d'obstacles qui n'ont pas seulement à voir avec le produit...

Il y a beaucoup à apprendre des écrits d'usagers qui, même si beaucoup se ressemblent quant aux rapports aux produits, ont de quoi alimenter un récit commun qui fait que chaque différence nous donne à entendre la complexité de chaque homme ou femme dans son rapport individuel à son ou ses produits de prédilection, ainsi que les mots que l'on peut y associer...

« C'était une couche supplémentaire dans la relation complexe et circulaire que je construisais entre boisson et création : l'alcool aidait à voir, et il aidait ensuite à supporter ce que l'on voyait. L'intérêt ne résidait pas seulement dans l'ivresse - en tant que portail d'accès, ou pansement -, mais aussi dans la séduisante relation entre créativité et addiction elle-même : son emprise, son caractère extrême. Celui qui se retrouvait sous cette emprise percevait les choses plus intensément que les hommes ordinaires, côtoyait les ténèbres, et, en fin de compte, le drame de l'emprise devenait - en soi - un sujet sur lequel il valait la peine d'écrire. »

Extrait p. 39



Les narcos français brisent l'omerta
Un document de Frédéric Ploquin
Editions Albin Michel (février 2021)



Trafics d'état
Enquête sur les dérives de la lutte antidrogue
Un document de Emmanuel Fansten
Editions Robert Laffont (mars 2021)

Le blanc et rouge sur fond noir sont une constante quand il s'agit de laisser penser qu'on a affaire à des révélations d'ampleur, sous forme d'enquête journalistique ayant trait au trafic de drogues. Et si force publique et trafiquants sont de mèche, alors, on fera coup double. Non seulement on dévoilera les dessous du narcotraffic, mais en complément on se fera lanceur d'alerte. Le narco-journalisme est un business aussi florissant que le narcotraffic, et témoignages et enquêtes fleurissent régulièrement pour tenter d'y voir plus clair dans les méandres d'un système qui fait la part belle aux magouilles et compromissions sur fond de polar réaliste...

Frédéric Ploquin et Emmanuel Fansten, des spécialistes du genre, et pas des moindres, nous proposent ici des documents qui donnent la parole aux acteurs du narcotraffic, avec le recul journalistique nécessaire et une vérification des faits indispensable, n'en doutons pas. On en apprend



alors un peu plus sur les arcanes et le fonctionnement du trafic, sur les liens potentiels, officiels ou officieux, entre forces de police et indicateurs ou infiltrés, et sur la circulation de la masse d'argent générée par ce marché international clandestin qui fait les beaux jours d'un nombre bien plus étendu d'acteurs qu'on ne l'imagine...

« La drogue irrigue l'économie souterraine à coups de milliards d'euros, blanchis dans l'immobilier, les commerces de proximité ou les sociétés de location de voitures de luxe, pourquoi pas dans l'enseigne de restauration rapide ou le salon de massage qui vient d'ouvrir en bas de chez vous. Elle vampirise une grande partie de l'énergie de nos services de police et de renseignement, au détriment de leur investissement pour notre sécurité »

Extrait p. 9 de Les narcos français brisent l'omerta

Pour commencer, intéressons-nous à ce que propose Frédéric Ploquin dans son ouvrage, une somme de témoignages qui présentent et décortiquent un certain nombre d'affaires, et nous expliquent comment les liquidités issues du trafic se fondent, ni vu ni connu, dans l'économie légale. Depuis quelques années, suivre "l'argent de la drogue" permet aux enquêteurs de remonter la chaîne de commandement et mettre la main sur les vrais bandits de grand chemin. Le blanchiment, à savoir transformer l'argent dit "sale" en argent dit "propre", reste un enjeu de taille pour les narcotrafiquants inévitablement confrontés à une accumulation de billets qu'il faut pouvoir transformer en ligne de compte bancaire sans alerter les autorités. Et la tâche n'est pas toujours aussi simple. Cela ne veut pas dire qu'elle est compliquée mais plutôt qu'elle est complexe car elle nécessite l'intervention d'un nombre important d'intermédiaires de confiance, parfois dans le viseur de la police...

Alors, bien entendu, la tentative du bandeau rouge, en couverture de l'ouvrage, de nous laisser penser que l'argent sale est partout, ne fait que rajouter de l'huile sur le feu d'un sensationnalisme de bon aloi. Mais après tout, si les âmes sensibles sont de sortie dans les librairies, pourquoi pas les attirer avec des formules qui feront toujours recette, celles qui évoque une invasion et prolifération du "mal"... Et quand les policiers sont invités eux aussi à s'exprimer sur les dessous de ces affaires et sur les moyens mis en oeuvre pour tracer les produits et l'argent de leur vente en révélant des circuits de blanchiment, la sémantique guerrière refait surface



inévitablement...

Mais s'intéresser à ces circuits, c'est surtout mettre le doigt sur les failles d'un système étatique et bancaire qui laissera toujours suffisamment de place pour que l'argent circule de manière opaque, et alimente une économie légale qui compte peut-être finalement un peu dessus, tout en la fragilisant...

« Une histoire qui soulevait toujours les mêmes questions : jusqu'où la police peut-elle aller pour faire tomber des trafiquants ? Quel rôle les informateurs sont-ils autorisés à jouer ? Est-ce que la fin justifie les moyens ? Officiellement, tout est encadré par des chartes déontologiques. Mais, dans les faits, chaque service a ses propres pratiques. »

Extrait p. 23 de Trafic d'état de Emmanuel Fansten.

Dans *Trafics d'état*, sous-titré : « *Enquête sur les dérives de la lutte antidrogue* » Emmanuel Fansten, journaliste à Libération, nous propose une enquête au coeur des méthodes troublantes de la lutte antidrogue. Cette enquête a été menée suite aux entretiens qu'il réalisa auprès d'Hubert Avoine, ancien informateur de l'OCRIS (Office Central pour la Répression du Trafic Illicite des Stupéfiants), office devenu OFAST (Office Antistupéfiant) opérationnel le 01 janvier 2020... Les révélations de ce super-indic sont à la hauteur des chamboulements qui suivront au sein de l'institution, et surtout à sa tête...

Une affaire, tout particulièrement, sera l'objet de toutes les attentions, celle de la saisie record de cannabis qui eut lieu Boulevard Exelmans à Paris en octobre 2015. Le propriétaire de la marchandise saisie, Sofiane Hambli, n'était autre que l'indicateur chouchou de François Thierry, le directeur en chef de l'OCRIS à ce moment-là. L'enquête qui suivra révélera que les rapports officieux entre les deux hommes dépassaient sensiblement le cadre institutionnel, et que les facilités accordées au passage des marchandises pour le besoin du traçage des produits, étaient un peu trop larges. L'importation de résine de cannabis, en provenance du Maroc, via l'Espagne, aurait été encouragée au sommet de la lutte contre le trafic pour, d'un côté permettre des saisies records et s'en glorifier, et d'un autre laisser filer des quantités tout aussi importantes dans le cadre de ce que l'on appelle des « livraisons surveillées » ...

Dans cette histoire du chat et de la souris, des accords ont



visiblement été trouvés pour que chacun y trouve son compte, même à la direction centrale de la police judiciaire... Les questions qui se posent alors sont celles proposées par Fansten dans l'extrait présenté plus haut, mais soulevons-en une dernière, de celles régulièrement mise en avant par les opposants à une prohibition pure et dure : Et si la fin de cette prohibition était la meilleure façon de mettre à mal le narco-business ?



Wir Kinder vom Bahnhof Zoo
(Nous, les enfants du Bahnhof Zoo)
Moi, Christiane F., 13 ans,
droguées, prostituée...
Une série télévisée en 8 épisodes
de Annette Hess
Diffusion Amazon Prime (avril 2021)

Le titre allemand de cette série télévisée en huit épisodes, titre qui reprend celui du roman de Christiane Felscherinow, dont la série est inspirée, est sûrement bien plus juste que le titre français centré sur une seule personne. Cette histoire est en effet plurielle, et si les usages de drogues y sont présents, c'est qu'ils font le lien entre plusieurs personnalités, ou personnages devrait-on dire, tant la fiction s'est installée dans le récit pour prendre un peu de distance avec des événements sordides et leur donner, curieusement, un peu de glamour... La série fait tout de même la part belle à la très jeune narratrice centrale, Christiane, encore adolescente quand elle décide de confier son récit à deux journalistes allemands, Kai Hermann et Horst Rieck. La jeune fille, d'une quinzaine d'années dans la série, est une survivante. Elle a en effet failli mourir suite à une chute d'ascenseur de plusieurs étages. Elle vit chez ses parents, mais sait trouver les occasions de fuir la maison et l'ambiance familiale qui n'y est pas toujours des plus apaisée. A son âge, les rencontres et amitiés ont bien entendu leur importance et celles qu'elle



fera conditionneront un avenir proche pas toujours aussi clinquant que la fréquentation de la boîte de nuit à la mode, le Sound, laisse entrevoir. La fin des années 70 à Berlin sont les années Bowie pour Christiane et ses amis, mais aussi les années speed, cannabis et héroïne qui circulent aussi bien au Sound où ils vont danser régulièrement qu'à la gare de Bahnhof Zoo, lieu abandonné aux trafics en tout genre et à la prostitution, même adolescente. Christiane, Alex, Babsi, Stella, Benno, et Michi sont entre l'adolescence et l'âge adulte mais voudraient grandir plus vite que la musique, et être déjà suffisamment indépendants pour se payer du bon temps sans rendre de compte à qui que ce soit. Les parcours familiaux de chacun et chacune ne sont pas simples et tranquilles, mais rien ne laisse penser que l'attachement et la compassion que le spectateur développera pour eux tout au long des huit épisodes sera essentiellement due au fait que ce ne sont encore finalement que des enfants, et que l'on espère que leurs rêves deviendront réalité sans que l'addiction à l'héroïne fasse partie de leur vie...

C'est Alex, peut-être le plus âgé et le seul à avoir son propre appartement et un travail, qui est le premier usager d'héroïne. Sa consommation est régulière mais reste récréative et semble relativement contrôlée. Elle ne l'empêche pas de travailler. Il sait ce qu'elle lui apporte et est prêt à partager son expérience avec ses amis les plus proches, à savoir Benno et Michi. Frileux dans les premiers temps, les deux jeunes s'y essaient finalement, en injection, mais perdront assez vite le contrôle de leur usage et d'une situation qui les oblige à se prostituer pour gagner l'argent nécessaire à acheter leur produit.

« Benno à Alex et Michi : Alors c'est comment l'héro ? Alex : Imagine que t'es dehors dans le froid, qu'on t'apporte une couverture et qu'on t'enveloppe dedans. Et là, tout à coup, tu te sens en sécurité. »

Les jeunes filles, presque des jeunes femmes, y viendront plus tard, mais sans plus de mesure. L'héroïne ne sera au rendez-vous que pour tenter de supporter un entourage dépassé ou défaillant, mais aussi par la suite pour évacuer les douleurs du manque. Les adultes sont bien là, dans les parages, mais peu ou trop regardant, et sauront à l'occasion profiter des besoins des adolescents pour encourager leurs usages. Les parents sont inexistantes ou bien présents, mais n'ont souvent rien vu venir et



accumulent les maladroites malgré leurs envies de bien faire et d'accompagner au mieux. Mais qui pourrait les blâmer quand un produit comme l'héroïne fait surface dans la vie de leur enfant si jeune, et qu'il véhicule à lui tout seul une imagerie terrible qui ajoute à ses dangers, bien réels, des décharges d'adrénaline, mais aussi une tristesse et une colère incontrôlables empêchant des réponses apaisées... La prostitution, plus ou moins affirmée, chez les filles comme chez les gars, sera vécue comme une nécessité, et les velléités des uns et des autres de se sortir de leur addiction seront sans cesse mises à l'épreuve des tentations, des déceptions sentimentales ou amicales, et des amours contrariés qui jalonnent leur parcours de vie...

L'adaptation cinématographique du réalisateur Uli Edel, sortie sur les écrans en 1981, fidèle elle aussi au récit de Christiane Felscherinow, fera parler de lui pour sa noirceur, autant que l'autobiographie de Cristiane F., mais la tentative de Annette Hess, créatrice de la série, d'y amener un peu plus de romantisme, de rêve et de clinquant visuel, bute contre une réalité de l'usage, et les problématiques qui l'entourent qui en fera pâlir plus d'un... Le deuxième ouvrage de Christiane Felscherinow, *"Moi, Christiane F. la vie malgré tout"*, publié en 2013, sera peut-être le sujet de la deuxième saison de cette série.